

Augusta Klumpke, pionnière de la médecine

Les Pérégrines: un mot au féminin pluriel pour évoquer nos féminismes; un nom en hommage au roman éponyme de Jeanne Bourin, grand-mère et figure d'inspiration d'Aude Chevillon, la directrice de la maison.

Notre ambition: vous proposer un voyage intellectuel en publiant des textes toujours pertinents, souvent impertinents, qui, par des voix fortes et hardies, des plumes belles et singulières, observent le monde par différentes fenêtres, nous amènent à faire un pas de côté, nous poussent à mieux appréhender l'autre, l'étrangeté, la diversité, nous livrent des trajectoires inspirantes pour dessiner une société plus humaine.

« Les Audacieuses » - biographies

Femmes de lettres ou de sciences, artistes prodigieuses, aventurières intrépides ou militantes galvanisées, les femmes qui ont fait avancer notre monde ont souvent été effacées de l'histoire. Pour les tirer de cet oubli, les biographies de la collection « Les Audacieuses » proposent des récits au plus près de ces destins passionnants et vrais.

Conception graphique: Audrey Desanti
En couverture: Augusta Dejerine-Klumpke, date inconnue

© Éditions Les Pérégrines, 2023
Tous droits réservés

Éditions Les Pérégrines
21, rue Trousseau 75011 Paris
www.editionslesperegrines.fr

Laurence Plévert

**Augusta Klumpke,
pionnière de la médecine**



Éditions Les Pérégrines

De la même autrice

Pierre-Gilles de Gennes, gentleman physicien, Belin, 2009 ;
rééd. 2017

Nanosciences. La révolution invisible, Seuil, 2008

*La vie des grands hommes nous rappelle
Que nous aussi pouvons rendre notre vie sublime,
Et laisser derrière nous, après la mort,
Des empreintes sur le sable du temps.*

Henry Longfellow, poète américain (1807-1882)
dont Mme Klumpke lisait les œuvres
à Augusta enfant

7 octobre 1885, siège de l'Assistance publique, avenue Victoria, à Paris.

«Mademoiselle, par ici...» Une voix invite Augusta à s'engouffrer par une petite porte, aussitôt refermée derrière elle. La jeune femme, soulagée d'être arrivée, souffle un instant. Elle avait accéléré le pas en approchant du lieu de rendez-vous, le siège de l'Assistance publique, dans le 1^{er} arrondissement de Paris. Les battements de son cœur se superposaient au martèlement de ses talons sur le pavé. La peur l'accompagnait dans les derniers mètres. Sait-on jamais. Quelque fou. Heureusement, la voilà en sécurité. Elle respire, mais reste tendue. De son doigt ganté, elle replace une mèche de ses cheveux châtain clair derrière l'oreille, sous son petit chapeau ovale. Puis elle emboîte le pas de l'appariteur qui l'invite à le suivre.

Le jour est à peine levé. Dans quelques heures se tiendra, ici même, le concours de l'internat, le plus difficile qui soit en médecine, «voie royale» vers les postes les plus prestigieux dans les hôpitaux. L'appariteur fait entrer Augusta dans un bureau, où elle patientera jusqu'à l'heure du concours. Il a été convenu que les candidates à cette épreuve d'excellence arriveraient en avance et entreraient par une porte discrète, rue de la Tacherie. Quelques hommes de confiance ont été postés sur le trottoir. Sait-on jamais. Quelque fou, échauffé par la violence de la campagne qui agite la presse depuis des mois.

Blanche est déjà là. Elle lève son joli minois entouré de boucles blondes. Son regard franc plonge dans les yeux clairs d'Augusta en guise de salut. Cette dernière s'attendait à ce que Blanche, habituellement volubile, la noie dans son flot de paroles. Mais, aujourd'hui, elle garde ses distances, peu diserte, et se replonge, nerveuse, dans ses notes. Augusta pose son sac sur un guéridon, retire ses gants puis son petit chapeau, et jette un coup d'œil par la fenêtre qui donne sur l'avenue, déserte à cette heure matinale. Elle s'assoit dans un fauteuil crapaud, entreprend de sortir ses notes elle aussi, mais renonce. Elle n'a pas l'esprit à réviser. Il n'y a plus qu'à attendre. Elle appréhende l'épreuve, mais plus encore les heures qui l'en séparent. Dès qu'elle chasse une inquiétude, une autre surgit. Et si elle tombait sur un sujet qu'elle avait négligé? Et si quelque coup d'éclat empêçait

le concours? Après tout, il y a eu des menaces. Ses pensées tourbillonnent dans une spirale sans fin.

Vers 10 heures, des clameurs leur parviennent. Blanche se précipite à la fenêtre. Augusta la suit et, par-dessus son épaule, voit apparaître une foule dense comme sur un champ de foire. Ce ne sont ni des badauds ni des marchands, mais des manifestants. Ils progressent par centaines, brandissant qui le poing, qui une banderole, et scandent des slogans encore inaudibles. «C'est une manifestation! Ils ont organisé une manifestation», s'alarme l'appariteur. Augusta n'en avait jamais vu. Éberluée devant la colère des manifestants, elle ne peut détacher les yeux de cette masse bruyante et agitée qui s'approche. Les articles de presse lui en avaient bien donné un aperçu, mais elle perçoit seulement à cet instant la violence de l'opposition, qu'elle reçoit comme une gifle en pleine face. Les regards sont fiévreux, les bouches tordues, les bras agités. Elle ne distingue pas les étudiants des médecins, ni des monsieur-tout-le-monde. «Sortez Blanche!» entend-elle parmi les cris et les sifflets. «Sortez les guenons!»

La foule s'amasse devant l'entrée du bâtiment, entonne des chansons et lance des slogans. Tant que ce ne sont pas des pierres... L'appariteur éloigne les deux jeunes femmes des fenêtres. Sait-on jamais. Quelque fou. L'heure du concours approche. Le personnel devient nerveux, fait des allées et venues entre

le bureau et l'amphithéâtre où le concours se déroulera bientôt. Du moins l'espère-t-on.

À 10 h 30, la grande porte est ouverte. Entre qui veut : les candidats, leurs amis, les journalistes, tout le monde s'engouffre dans la salle d'examen. C'est le chahut. Vers 11 heures, les candidats – ils sont des centaines – sont en place. Le moment est venu. Augusta et Blanche se regardent. Elles se sont tant battues pour en arriver là. Mais ce n'est pas encore gagné : parviendront-elles seulement – et enfin – à concourir aujourd'hui ? Elles suivent l'appariteur et, au détour d'un couloir, perçoivent le brouhaha. Augusta se sent comme un gladiateur jeté dans l'arène. Elle n'en mène pas large, mais elle se redresse et affiche un air qu'elle voudrait indifférent et déterminé. La porte s'ouvre. Les jeunes femmes prennent place côte à côte, sous les huées des étudiants, en bas de l'amphithéâtre bondé. Certains sont debout, poings levés. D'autres les sifflent. Des invectives fusent : « Pas de femmes, pas de jupons ! » ou « À la porte ! » pour les plus polies. Certaines sont « tellement ordurières que nous ne ferons pas à nos lecteurs l'injure de les reproduire », écrira un journaliste du *Cri du peuple*. Augusta est abasourdie. Elle sent la colère monter en elle, mais parvient à rester stoïque. Surtout, ne pas se laisser perturber, rester concentrée. Son échec serait leur victoire.

À quoi s'attendait-elle ? Mois après mois, la campagne qui s'opposait à ce que les femmes se

présentent à l'internat avait pris des proportions inimaginables, s'emparant de la une des journaux, s'alimentant d'arguments nauséabonds et de caricatures blessantes. Augusta avait fait face. Aujourd'hui, elle est assise dans cet amphithéâtre et s'apprête à concourir sur un pied d'égalité avec les autres étudiants. C'est une première et immense victoire. Ce 7 octobre 1885 est historique. Augusta a vingt-six ans. Elle ne le sait pas encore, mais elle vient d'entrer dans l'histoire de la médecine et de l'émancipation des femmes. Elle attend que les sujets soient tirés au sort. Elle est prête à en découdre.

Enfance et adolescence

1859-1876

1865, San Francisco.

Augusta a la bouille toute ronde d'une enfance heureuse. Elle vit à San Francisco, une ville bigarrée et en plein essor, où son père, John Gerard Klumpke, tire son épingle du jeu. C'est un homme de caractère, qui a de l'ambition à revendre. De l'énergie aussi. Il s'est lancé dans les affaires, et cela lui réussit. Mais il tient à ce que ses quatre filles – l'aînée, Anna, a huit ans, Augusta en a six, Dorothea quatre et la petite dernière, Mathilda, dite Tildie, a tout juste un an – sachent d'où elles viennent : les robes à volants et les cours de piano ne tombent pas tout cuits dans leur joli bec.

À la mort de son père, en 1842, John Gerard Klumpke a dix-huit ans. Sa mère étant décédée

quelques années plus tôt, il décide de quitter le ciel bas du Nord de l'Allemagne, qui lui offre trop peu de perspectives. Ses parents, d'origine hollandaise, étaient fermiers et passaient chaque jour que Dieu leur prêtait à trimer dans les champs. La seule gloire familiale était Waterloo. Qu'est-ce que son père avait pu lui rebattre les oreilles avec «son» Waterloo et la fameuse médaille qu'il en avait rapportée. Pour ce qu'elle lui avait servi... Une vie comme cela, à courber l'échine sur un pauvre lopin de terre, très peu pour John. Puisque rien ne le retient à Suttrup, il vend tout : la ferme, les parcelles et la médaille. En 1844, il embarque pour l'Amérique. Un gars de son village l'accompagne.

En quelques semaines, le voyage est plié. De port en port, les deux comparses arrivent à La Nouvelle-Orléans. Tout bouseux qu'ils sont, ils se débrouillent bien dans cette grande ville de plus de 100 000 habitants. Rien de mirobolant, ils vivent de petits boulots et prennent du bon temps. Tous les ans, pendant presque un mois, se tient le carnaval, ses bals et ses défilés, pour fêter le Mardi gras. Quelle fête ! John n'avait rien connu de tel en Allemagne. Mais La Nouvelle-Orléans n'est qu'une étape. Ils pensent à l'Ouest et ses terres vierges, où tout reste à construire... Le coût et les dangers du voyage les freinent, alors, en attendant, John apprend le métier de cordonnier auprès d'un vieux de la vieille qui recherchait un apprenti pour l'épauler. John est

volontaire et habile, il apprend vite et, certain de ne pas vouloir retourner en Europe, il se lance dans les démarches pour devenir citoyen américain.

Une nuit, il se réveille avec un violent mal de tête. Il se lève et se traîne jusqu'à l'hôpital, le visage rouge et les yeux larmoyants. Le médecin pose son diagnostic: c'est la fièvre jaune. John entrevoit alors l'enfer. Nausées, vomissements, fièvres, il ne dort plus. Au bout de trois jours, il se sent mieux, mais il sait que cette rémission peut être illusoire. Tout se joue dans les vingt-quatre heures suivantes. Si les vomissements reprennent, c'en sera fini de lui. Il est aux aguets. La peur et la rage se mêlent. Tout ça pour crever comme un chien au fond d'un lit d'hôpital. Mais chaque heure qui passe augmente ses chances de survie. Il reprend espoir. Le lendemain, il est sauvé.

Une fois guéri, il n'est plus question pour John de tergiverser. C'est comme si Dieu lui avait mis un coup de pied aux fesses. On ne sait pas de quoi demain sera fait. Il prépare son départ vers l'Ouest, d'autant plus motivé qu'à l'été 1848 une rumeur avait attisé tous les esprits, de rue en rue, de bar en bar: on a trouvé de l'or, des pépites grosses comme le poing, en Californie. À vrai dire, il n'a pas tant l'intention de chercher de l'or – quoique, qui sait, s'il suffit de se pencher? – que... de fabriquer des bottes pour ceux qui en cherchent. Il faudra bien qu'ils se chaussent, ces petits malins qui se voient déjà millionnaires! Son